

L'engagement

Sommes-nous prêts à dépasser l'individualisme ambiant ? Mais comment le faire sans retomber dans le pathos rejeté des idées générales ? Peut-on encore croire à la magie de l'engagement ?

Nous sortons aujourd'hui d'une trentaine d'années de domination de l'idéologie libérale et économisme. On aimerait dire que c'est terminé, que le sujet est derrière nous. Et c'est sans doute une erreur dans certains pays, dont la France, de croire qu'il est toujours d'actualité de se définir et de construire sa pensée en prenant comme adversaire ou comme modèle cette domination idéologique libérale qui s'est imposée depuis les années 1980 et qui n'est plus au firmament. Mais est-ce parce qu'on a retrouvé le goût de l'engagement que l'on a réappris à insérer son action dans une vision de progrès et dans des combats à vocation universelle ?

Le problème n'est pas seulement celui de l'égoïsme ni de l'individualisme. On peut vouloir dépasser les limites de sa propre personne, mais derrière l'enga-

LA NOUVELLE ORIGINE

gement il faut distinguer la notion si souvent employée de valeurs et celle de combat collectif. Lorsqu'au XVIII^e siècle, par exemple, la notion de bonheur s'impose comme « idée neuve en Europe », selon l'expression de Saint-Just, on est dans le domaine des valeurs. On bascule de la seule idée de « salut » à réaliser dans l'au-delà à l'idée de bonheur terrestre. Pas forcément individuel : c'est ici-bas que peut se développer un principe d'espérance en acte où les hommes s'engagent les uns à l'endroit des autres.

Le combat collectif n'est esquissé à cette époque que lorsque Rousseau introduit une idée de perfectibilité qui s'ajoute à l'idée de bonheur. Dans *Émile ou De l'éducation* notamment, il évoque le fait que l'homme est perfectible et que c'est à travers cette perfectibilité que va s'imposer la notion de progrès. Le thème du bonheur se voit ainsi doté d'un moteur, il cesse d'être une virtualité pour devenir un horizon d'action. Et, dès lors qu'il s'agit d'une action menée potentiellement par tous les hommes au profit de tous, l'ambition universelle s'affirme.

Aujourd'hui, nous sommes à nouveau entrés dans une époque habitée par le désir d'imaginer une société tournée vers l'avenir, des principes forts d'espérance, d'aspiration à la joie, de réalisation de soi. Sommes-nous prêts à dépasser l'individualisme et la recherche du bonheur pour soi ? Sans doute. Sommes-nous prêts à aller au-delà ? Pas encore sûr. L'engagement actuel est souvent un engagement pragmatique.

L'UNIVERSALITÉ

Chacun se méfie des idées trop larges et des intentions trop généreuses. Ce sont les raisons mêmes qui ont porté le succès de la vague libérale des années 1980. Si celle-ci s'est affaiblie, il ne faut pas ignorer qu'elle a été portée par la conjonction de plusieurs mouvements de fond, qui, eux, continuent d'exercer leurs effets.

En premier lieu, la critique du totalitarisme. Tant le régime nazi que le régime communiste, héritier naturel d'une certaine vision du socialisme, en ont été l'objet. L'image du goulag et les déviances totalitaires à l'Est sont à prendre comme la première des raisons du succès, voire du triomphe, des idées libérales.

En deuxième lieu, la critique de la science. À partir d'Hiroshima, la science, qui avait jusque-là indissolublement partie liée avec le progrès, révélait un potentiel de destruction et de catastrophe. Les lieux et les institutions où le débat moral sur la science et ses applications devait prendre place n'étaient pas clairement définis. Ainsi le doute s'installait sur les pensées de progrès.

En troisième lieu, la critique des bons sentiments. Pour toutes les idéologies de gauche, c'est sans doute la critique la plus corrosive. Cette critique porte sur ce qu'on qualifierait aujourd'hui de « politiquement correct » : faute de rigueur, des formes de raisonnement qui semblent être ouvertes vers le bien n'offrent pas les garanties suffisantes qu'elles ne vont pas dévier vers le mal.

LA NOUVELLE ORIGINE

C'est sur la base de cette idée que Milton Friedman conduira la critique du keynésianisme et des politiques économiques mises en œuvre par les conseillers de John Kennedy dans les années 1960. Lorsqu'il les entend dire explicitement et cyniquement que les hausses de salaires consenties seront de toute façon résorbées par l'inflation, Milton Friedman est pétrifié par la vision d'un scandale moral. Et l'indignation qui le saisit aura un effet de contagion irrépressible.

À la base du keynésianisme, il y avait l'idée que l'intervention étatique, motivée par l'intention politique, avait un potentiel « correcteur » permettant de mener une action meilleure que celle du marché laissé à lui-même. Si l'intention politique est meilleure, mais qu'elle n'est pas « pure », et qu'elle ne se donne pas les moyens de ses actes ni de contrôler que le résultat sera conforme à ce qui est visé par l'intervention publique, alors, estime Friedman, mieux vaut laisser faire le marché.

Lorsque apparaissent des dysfonctionnements économiques, il est toujours préférable de s'interroger sur les empêchements, les freins, les barrages qui ont été dressés via les normes de protection, les systèmes juridiques, les différentes réglementations prises au préalable, qui sont le plus probablement à l'origine des effets pervers. Le système de marché, qui résulte de millions d'arbitrages locaux qui se font en permanence, offre par ce processus même un mode de régulation infiniment supérieur à un mode de régulation central, qui est toujours soumis à un aléa moral. Le travail théorique approfondi mené par

L'UNIVERSALITÉ

Friedrich von Hayek, en confrontant l'économie avec la cybernétique et la théorie des systèmes, avait déjà établi la supériorité d'un système auto-organisateur reposant sur des millions d'arbitrages locaux par rapport à un système centralisé organisé autour d'un pouvoir unique.

Ce sur quoi débouche la réflexion de Friedman, c'est non seulement qu'il vaut mieux laisser faire le marché, mais aussi qu'il faut susciter une interrogation morale permanente des acteurs.

Pour prendre en compte ce qu'il y a de vrai dans cette critique portée par la notion d'aléa moral, on ne peut répondre que d'une double manière : en entrant dans une logique décentralisatrice d'une part, et d'autre part en faisant en sorte que cette logique décentralisatrice soit toujours imprégnée d'interrogations morales.

Il y a là une clé pour revaloriser non pas le moralisme mais la morale dans l'action. Car, dès lors que l'on veut agir dans et sur la société, il faut accepter de se soumettre à une critique et à une autocritique morales. Il y a eu une si grande force dans l'indignation libérale qu'elle a déterminé l'état du monde pendant un quart de siècle.

Un des problèmes rencontrés par toute une partie de la gauche française, c'est qu'elle n'a toujours pas compris que c'est cela qui a été une des grandes forces du renouveau libéral. La question de la morale rejoint pourtant celle de la capacité des engagements à dépasser l'engagement local, très vivace aujourd'hui, pour aller vers quelque chose de plus général.

LA NOUVELLE ORIGINE

Mais aucune vision globale ne sera crédible, si elle ne reconnaît pas d'abord la force et la puissance qui s'attachent à la notion d'engagement en tant que telle. Goethe a peint de manière fulgurante comment l'engagement force le destin :

« Avant d'être totalement engagé, l'hésitation nous tenaille, il reste une chance de se soustraire à l'initiative. Toujours la même impuissance devant la création.

Il existe une vérité première dont l'ignorance a déjà détruit d'innombrables idées et de superbes projets : au moment où l'on s'engage totalement, la providence éclaire notre chemin. Une quantité d'éléments sur lesquels l'on ne pourrait jamais compter par ailleurs contribuent à aider l'individu. La décision engendre un torrent d'événements et l'individu peut alors bénéficier d'un nombre de faits imprévisibles, de rencontres et de soutiens matériels que nul n'oserait jamais espérer.

Quelle que soit la chose que vous pouvez faire ou que vous rêvez de faire, faites-la. L'audace a du génie, de la puissance et de la magie.

Commencez dès maintenant. »

Rien ne peut se faire dans le monde sans volonté militante et sans idéal moral.